

Sous la direction de Jean-François MARMION

HISTOIRE universelle de la CONNERIE

Racontée par Antoine de Baecque, Sylvie Chaperon,
Jean-Paul Demoule, Marc Ferro, Marylène Patou-Mathis, Steven Pinker,
Robert Sutton, Paul Veyne et bien d'autres encore



Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.

Illustration couverture : ©Marie Dortier

Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com
www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion/Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2019**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tel. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361065683

HISTOIRE UNIVERSELLE DE LA CONNERIE

SOUS LA DIRECTION DE JEAN-FRANÇOIS MARMION





Sommaire

<u>...Et le singe devint con (<i>Jean-François Marmion</i>)</u>	<u>7</u>
<u>La préhistoire de la connerie (<i>Jean-Paul Demoule</i>)</u>	<u>15</u>
<u>La connerie est-elle le propre de l'Homme ? (<i>Jacques Vauclair</i>)</u>	<u>29</u>
<u>La sélection naturelle des connards, rencontre avec <i>Steven Pinker</i></u>	<u>43</u>
<u>Sommes-nous violents depuis toujours ? (<i>Marylène Patou-Mathis</i>)</u>	<u>49</u>
<u>La connerie au temps des pharaons (<i>Florence Maruéjol</i>)</u>	<u>63</u>
<u>La connerie chez les Grecs (<i>Aurélie Damet</i>)</u>	<u>75</u>
<u>Sénèque contre Twitter, rencontre avec <i>Rolf Dobelli</i></u>	<u>89</u>
<u>Les barbares. Histoire d'un malentendu (<i>Bruno Dumézil</i>)</u>	<u>99</u>
<u>Astrologie et magie au Moyen Âge, rencontre avec <i>Jean-Patrice Boudet</i></u>	<u>111</u>
<u>Religions du livre et connerie : « et Dieu créa le con » (<i>Virginie Larousse</i>)</u>	<u>123</u>
<u>Bouddhisme, la connerie serait-elle ailleurs ? (<i>Laurent Testot</i>)</u>	<u>137</u>
<u>Mythologie indienne et connerie d'aujourd'hui (<i>Émilie Ponceaud Goreau et Anthony Goreau Ponceaud</i>)</u>	<u>151</u>
<u>Que faire de notre bêtise ? Réflexions sur l'idiotie en Chine ancienne (<i>Stéphane Feuillas</i>)</u>	<u>165</u>
<u>La connerie vue par les Lumières (<i>Martine Groult</i>)</u>	<u>181</u>
<u>Idées reçues sur l'esclavage (<i>Myriam Cottias</i>)</u>	<u>193</u>
<u>Les conneries en Histoire de la colonisation : le cas de l'Afrique française (<i>Catherine Vidrovitch</i>)</u>	<u>207</u>
<u>Un mal, des mots : histoire des injures racistes (<i>Marie Treps</i>)</u>	<u>221</u>

<u>La grande saga du sexisme (<i>Martine Fournier</i>)</u>	<u>235</u>
<u>Femme, sois mère et tais-toi !, rencontre avec <i>Sylvie Chaperon</i></u>	<u>253</u>
<u>Le ^{xix}^e siècle, eldorado de la connerie médicale (<i>Anne Carol</i>)</u>	<u>263</u>
<u>Histoire de la connerie dans un monde de fous ou Histoire de la folie dans un monde de cons (<i>Patrick Lemoine</i>)</u>	<u>279</u>
<u>Du dandysme et de la bêtise (<i>Alain Montandon</i>)</u>	<u>291</u>
<u>Antisémitisme et homophobie ordinaires dans le spectacle (<i>Chantal Meyer-Plantureux</i>)</u>	<u>305</u>
<u>« Demain, tous crétins ? » La grande peur des années 20 (<i>Antoine de Baecque</i>)</u>	<u>317</u>
<u>L'aveuglement au ^{xx}^e siècle (<i>Marc Ferro</i>)</u>	<u>331</u>
<u>La connerie des peuples, de la volonté de puissance au désir de normalité, rencontre avec <i>Paul Veyne</i></u>	<u>349</u>
<u>« Quelle connerie la guerre » (<i>Vincent Capdepuy</i>)</u>	<u>355</u>
<u>Connerie et terrorisme (<i>Gilles Ferragu</i>)</u>	<u>373</u>
<u>La mondialisation est-elle une connerie ? (<i>Vincent Capdepuy</i>)</u>	<u>385</u>
<u>Silicon Valley : quand les connards sont à la barre, rencontre avec <i>Robert Sutton</i></u>	<u>399</u>
<u><i>Homo detritus</i> : la longue histoire de nos déchets (<i>Christian Duquenois</i>)</u>	<u>409</u>
<u>Le transhumanisme est-il l'avenir de la connerie ? (<i>Elisabeth de Castex</i>)</u>	<u>425</u>
<u>Sommes-nous trop cons pour sauver le monde ? Rencontre avec <i>George Marshall</i></u>	<u>437</u>
<u>Le tour du monde en quatre conneries (<i>Laurent Testot</i>)</u>	<u>451</u>
<u>La connerie, un moteur de l'Histoire (<i>Jean-François Dortier</i>)</u>	<u>473</u>
<u>Contributeurs</u>	<u>485</u>

...Et le singe devint con

Ne sous-estimons jamais le péril juif. Les Israélites, marionnettistes des groupes de presse et tapis dans la pénombre des banques, nous saisissent à la gorge en faisant mine de nous caresser, et nous briseront la nuque.

Ne gâtons pas trop les sauvages auxquels nous accordons les lumières de la civilisation : ils pourraient se croire nos égaux. Et Dieu préserve nos filles de jamais épouser des nègres, qui abâtardiraient le sang hérité de Vercingétorix et Clovis.

Les femmes qui lisent sont dangereuses. Elles emplissent leur minois de délires de grandeur et ne demanderont bientôt qu'à fumer, porter le pantalon, mettre leur nez dans les comptes, régenter les menus plaisirs de leur mari, travailler... dans des carrières scientifiques, même ! Les hommes, concurrencés, se retrouveront au chômage et sombreront dans l'alcoolisme tandis que leurs adolescents, livrés à eux-mêmes, se verront voués à l'oisiveté et aux pires maux.

Les sodomites sont des malades dont il importe de corriger la perversion. Sinon, qui sait de combien de mineurs

ils finiraient par abuser? Quant aux égarées qui se réclament de Lesbos, qu'un gaillard les honore avec une mâle vigueur pour les remettre dans le droit chemin!

Et puis ce qu'il faut aux jeunes, c'est une bonne guerre.

Il n'y a pas si longtemps, de tels propos reflétaient l'opinion dominante. D'ailleurs, ils n'ont pas tout à fait disparu... Si une *Histoire universelle de la connerie* avait vu le jour en France au début du xx^e siècle, sans doute aurait-elle qualifié d'abrutis, de scélérats et d'imprudents dégénérés les féministes, pacifistes, anticolonialistes, cosmopolites et laïcards alors marginalisés. Et qui sait quels beaux principes d'aujourd'hui atterriront demain dans les poubelles de l'Histoire!

Exactement comme les individus, les groupes d'une époque donnée, du village à la nation, entretiennent des représentations simplistes et binaires sur ce qui est bien, mal, noble, vulgaire, civilisé, barbare, s'attribuant de plus ou moins bonne foi les meilleures qualités, affublant les autres de toutes les tares, se définissant en miroir inversé de tels épouvantails, boucs émissaires et cibles idéales. Si, à l'échelle de notre seule société, l'étude des hauts faits de la connerie humaine paraît donc hasardeuse, y adjoindre les points de vue d'autres cultures risque encore de brouiller les lignes. Le caractère protéiforme du phénomène, le relativisme,



les risques d'anachronisme, l'absence de données peuvent rendre le présent livre parfaitement vain. Il faudrait donc capituler sans même livrer bataille? Déclarer forfait? L'entreprise dût-elle relever du seul baroud d'honneur, nous avons la faiblesse de penser qu'une connologie, ou étude de la connerie, ne saurait s'avérer totalement inutile, non pour nous risquer à la moindre conclusion définitive, ce qui serait d'une abyssale présomption, mais pour alimenter la réflexion. Proposer une tentative de débroussaillage, une exploration de contrées intimidantes car luxuriantes... en un mot, une *enquête*. Ce qui rejoint très précisément l'étymologie du vocable *historia*.

Mais par où commencer?

« Que la connerie soit! » Et la connerie fut.

Quand situer l'acte de naissance de la connerie dans une « histoire universelle »? Serait-elle apparue avec l'univers lui-même? Après tout, si Dieu existe, quelle mouche l'a piqué de créer quoi que ce soit, lui si insurpassable? Pourquoi cette volonté, ce désir, cette envie? Il avait donc un manque, une faille? Il était donc imparfait, lacunaire, oisif, qu'il lui fallut déclencher la grosse pichenette du Big Bang? Pourquoi extirper du néant ce désert immense dont nous n'arpentons qu'un grain de sable avant de retourner nous-mêmes en poussière? Mais sachons rester humbles devant ces questions qui ne sont pas du ressort de l'Histoire. « Comment veux-tu que je te parle de Dieu? Je ne sais même pas me servir d'un ouvre-boîte... »: ainsi parlait Woody Allen.

Voici toutefois des millénaires que des téméraires se demandent si l'univers, en tout cas notre planète, ne serait pas une connerie. Par exemple, certaines sectes contemporaines et rivales du christianisme primitif avançaient déjà

l'hypothèse que s'il existe bel et bien un Créateur éternellement parfait, notre monde, lui, fut créé par un sous-dieu, un ersatz, un amateur, un empoté : le Démiurge (ou les Démiurges : pour certains spéculateurs, ces Gaston Lagaffe cosmiques s'y seraient mis à plusieurs). Se prenant pour l'égal de Dieu, ce grossier personnage, en guise de création, n'aurait commis qu'une approximation, un brouillon, ni fait ni à faire. C'est à lui seul que nous devons notre soumission à la matière corrompue, illusoire, éphémère, et à son corollaire le temps. À nous d'échapper à cette réalité en palimpseste pour embrasser le chef-d'œuvre enfoui sous la caricature, démasquer l'imposteur pour s'unir au vrai Dieu. Les retrouvailles tant espérées avec le Divin portent un nom : la Gnose, c'est-à-dire la connaissance. Et tous les moyens sont bons pour y parvenir, au gré des sectes d'alors, y compris se jouer systématiquement des interdits religieux, alimentaires et sexuels, mépriser totalement le décor qui nous entoure et les spectateurs fantoches qui le confondent avec la vraie vie, connaître toutes les expériences possibles, quitte à faire consciencieusement le mal jusqu'à s'en blaser.

Le prix à payer de l'évolution

Dans la perspective gnostique, la tache originelle n'est donc pas humaine, mais cosmique, lorsque la connerie gangrena le Démiurge, le poussant à se croire l'égal de Dieu. Adam et Ève ont-ils jamais cherché autre chose en goûtant aux fruits de la Connaissance, apanage de leur créateur ? Les Grecs ont qualifié d'*hubris* cette démesure catastrophique qui nous éloigne de la tempérance que Montaigne résumera dans l'ultime phrase ajoutée à ses Essais : « Et au plus eslevé throne du monde, si ne sommes assis, que sus nostre cul. »

Dans les années 1970, François Cavanna, fondateur de *Hara Kiri* puis *Charlie Hebdo*, publia un triptyque, *L'Aurore de l'humanité*. Les livres avaient pour titre :... *Et le singe devint con* (1972), *Le con se surpasse* (1975), et *Où s'arrêtera-t-il?* (1977). Tout est dit. Certes, on peut contester cette généalogie trop linéaire pour être honnête. Nous ne descendons pas du singe, puisque nous sommes plutôt cousins. Nos catégories de primates respectives seraient issues de l'introuvable LUCA (*Last Universal Common Ancestor*, ou dernier ancêtre commun universel). Ledit commun ancêtre était-il un grand con, déjà? Est-ce lui qui apparaît au début de *2001, l'Odyssée de l'espace*, lorsqu'un singe, au contact d'un monolithe extraterrestre, acquiert l'intelligence, use d'un os comme outil... et, très vite, comme massue pour occire son semblable sur fond de Richard Strauss? Une arme est née, l'humanité peut prospérer, la connerie et l'*hubris* dans son giron. Jadis considéré comme l'apparition fulgurante et miraculeuse des ingrédients qui firent de l'*homo sapiens* une espèce hors normes, il arrive que le néolithique se voie justement interprété aujourd'hui comme le temps d'éclosion de la propriété privée, du pouvoir pyramidal, du patriarcat, des inégalités, des injustices, de la colère sociale et de la violence. En l'occurrence, un prodigieux catalyseur de connerie envers laquelle nous fîmes promptement acte de servitude volontaire, complaisante et zélée, quel que soit le malheur qu'elle nous cause en retour.

L'aurore de la connerie coïncide-t-elle vraiment avec la civilisation? Prudence, évidemment. En tout cas déferla sur tous les continents notre danse macabre menée par la mort et l'aveuglement, tout un Pandémonium tragicomique digne d'un tableau de Jérôme Bosch. Que de taches, de coulures et de repentirs dans cette fresque

que l'on aimerait imaginer pour illustrer notre destinée! Et gageons que, dans son ironique *Éloge de la folie*, bien avant que ce dernier vocable ne se voie confisqué par la psychiatrie, Erasme évoquait en réalité la connerie. C'est-à-dire le contraire de la sagesse, et non pas de l'intelligence, puisqu'il existe tant de cons qui n'ont pas même l'excuse de l'ignorance.

Si tentant que ce soit, nous commettrions néanmoins une assez belle ânerie en résumant l'aventure humaine à ces éraflures. Après tout, nous comptons à notre actif l'art et la science, la démocratie, la coopération internationale, et tant de fleurons dont n'auraient pas même osé rêver nos milliards d'ancêtres disparus. Nos capacités uniques à nous abstraire de nos perceptions immédiates, à spéculer sur ce qui n'existe pas encore, à ruminer ou fantasmer ce qui n'existe plus, à forger, manipuler, exacerber des croyances et des idées dont nous nous persuadons qu'elles sont réelles, nous rendent individuellement ou collectivement capables du meilleur comme du pire. Le meilleur, par exemple avec les avancées inouïes de la science des XIX^e et XX^e siècles, desquelles nous restons redevables. Le pire, lorsqu'au nom du progrès, cette même science déclencha des campagnes d'eugénisme radical pour lutter contre la



dégénérescence censée menacer notre patrimoine culturel et biologique commun. Tout et son contraire, la splendeur et la crapulerie, les miasmes et l'éclat, enchevêtrés, indissociables au gré des vents et tourbillons des siècles... Dans 2001, sans la simiesque andouille découvrant le pouvoir de la violence à la sauce Strauss (Richard, celui d'*Ainsi parlait Zarathoustra*), nous ne jouirions pas du gracile ballet des engins spatiaux à la mode Strauss (Johann, celui du *Beau Danube bleu*). Aujourd'hui, en martyrisant la planète, en lui demandant plus qu'elle ne peut fournir pour nos si précieuses personnes, nous scions la branche de l'évolution sur laquelle nous sommes assis, mais aussi toutes les autres, si ce n'est le tronc. Nous avons cependant élaboré les outils scientifiques pour en prendre conscience, numériques pour nous mobiliser en un temps record, politiques pour agir. Connerie et sagesse jumelées, revers l'une de l'autre, toujours et encore. Reste à savoir si, au seuil enténébré d'une catastrophe verte, nous serons suffisamment futés pour échapper au tout-à-l'égout de l'évolution, nous qui refuserons toujours les histoires dont nous sommes les héros si elles se terminent mal.

La connerie, ça fait des histoires

Justement, l'Histoire sert à écrire des histoires. À tirer les lois générales et les enseignements d'une infinité de micro-faits saupoudrés par le hasard. À nous persuader que nous ne nous trouvons pas embarqués dans une course folle, une caracole absurde, mais qu'à l'échelle des siècles nous allons du point A au point B en empruntant des détours. Que nous survivons aux épreuves. Que nous en tirons profit, et nous améliorons. Que les événements ont un sens, c'est-à-dire à la fois une trajectoire et une

signification. Mais comment les raconter, ces récits? En sélectionnant quels faits? Les batailles et les « grands hommes »? Les échanges culturels et commerciaux? Les mentalités? La vie quotidienne? Pour montrer quoi? À quel public? Quelles histoires de l'Histoire sont les plus véridiques? Ou les plus utiles, ce qui n'est pas la même chose?

L'Histoire, après tout, ne serait-elle qu'une connerie de plus? Oui, pour peu qu'on la prenne pour une machine à pondre des certitudes. Et que l'*hubris* ubuesque saisisse les historiens pour juger les temps arriérés du haut de notre Olympe actuelle. En temps normal, ils savent éviter cet écueil. Une *enquête* est le fruit d'une curiosité, d'une soif d'explorer, de débroussailler, de comprendre. Sans savoir ce qu'on va trouver, ni forcément ce qu'on cherche. Et sans s'ériger en théoriciens ni donneurs de leçon. À ces conditions, pourquoi la connerie, au fil de ses mues, de ses défroques ou de ses paillettes, ne serait-elle pas digne, elle aussi, d'intérêt? Pourquoi ne pas esquisser le portrait de cette créature incendiaire renaissant perpétuellement de nos cendres?

En un mot, disséquons les cons! Mais avec doigté. Et allons voir chez eux si j'y suis!

Jean-François Marmion

La préhistoire de la connerie

Jean-Paul Demoule

Professeur émérite d'archéologie
à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne,
membre honoraire de l'Institut universitaire
de France et ancien président de l'Institut
national de recherches archéologiques
préventives (Inrap).



Tout a très mal commencé : on ne sait même pas, en effet, d'où vient le mot « con ». Certes, du latin *cunnius*, mais au-delà ? On met parfois *cunnius* en relation avec le latin *cuniculus*, lui-même d'origine inconnue mais peut-être ibérique, et qui désigne à la fois le lapin et une petite galerie souterraine... En effet, comparer le sexe féminin à un petit lapin pourrait ne pas être très différent que de le comparer à un félin femelle, allusion à chaque fois à une douce pilosité. Mais cette étymologie conjecturale est parfois qualifiée de « populaire », donc suspecte.

Si l'on remonte maintenant à l'hypothétique langue indo-européenne originelle censée avoir été parlée au néolithique quelque part en Europe, les linguistes qui s'en disent spécialistes hésitent à faire dériver ce *cunnius* d'une racine *skeu* qui voudrait dire « cacher », ou au contraire d'une racine *kust* qui désignerait l'intestin ou la vessie, ou encore d'une racine *skere* qui voudrait dire « couper ». On rapproche aussi *cunnius* de l'anglais *cunt* et du néerlandais *kut*, appellations vulgaires actuelles du sexe féminin dans ces langues et qui proviendraient d'un mot protogermanique *kunton* ; mais les linguistes

se disputent pour savoir si ce *kunton* proviendrait à son tour, toujours dans l'indo-européen originel, d'une racine *guneh*, « femme » (à rapprocher du grec ancien *gunê*, d'où provient « gynécée »), ou bien de la racine *genh*, « naître » (à rapprocher du grec *genos*, qui a donné « généalogie »), ou encore de la racine *geu*, « cavité », sans compter la racine *kundjan*, « allumer » (que l'on retrouve dans l'anglais *kindle*)...

Dans tous les cas, cela n'explique pas pourquoi un mot d'usage (très) vulgaire désignant à l'origine le sexe de la femme servirait en même temps à qualifier la bêtise humaine en général – même s'il est des expressions ambivalentes, comme « con comme une bite ». Il est difficile de ne pas y voir un symptôme éclatant de la domination masculine. Dans l'excellente *Psychologie de la connerie* (2018), Edgar Morin rappelait comment Jacques Prévert, condamnant son utilisation injurieuse et machiste, lui avait fait remarquer que « con » était « un des plus beaux mots qui soit ». Mais je reviendrai sur cette question originelle.

Des primates déjà très cons...

Retournons auparavant en ces temps, il y a quelques millions d'années, où toutes sortes de primates arpenaient les savanes et forêts d'Afrique. Ces espèces frivoles et primesautières copulaient les unes avec les autres, ne cessant de se métisser. Sans entrer dans des détails trop érudits, un promeneur ou une promeneuse aurait pu identifier, selon les lieux et les époques, les ancêtres

des gorilles, des chimpanzés ou des bonobos, mais aussi bien des ardirithèques, des australopithèques, des kényanthropes, des sahelanthropes ou des paranthropes, entre autres, tous subdivisibles eux-mêmes en diverses et éphémères variétés – chaque paléontologue (ils sont loin d'être cons) tenant à chaque fois à définir sa propre espèce à partir de quelques frêles fragments osseux.

Mais voici deux millions d'années émergea une nouvelle espèce, *Homo Erectus*, ainsi nommé parce que cet individu se tenait un peu plus droit que ses congénères, position redressée qui eut aussi pour conséquence de rendre le sexe de la femelle (puisqu'on en parle) beaucoup moins visible. Certains, trop curieux ou irresponsables (ou trop cons), s'écartèrent un peu plus, à chaque génération, de leur territoire africain d'origine. Peu à peu, au fil des millénaires, quelques-uns atteignirent ainsi l'Asie, où ils évoluèrent progressivement en *Homo Denisovens*, puis l'Asie du Sud-Est, jusqu'à se retrouver isolés dans des îles de l'Indonésie (comme *Homo Floresiens*) ou des Philippines (comme le tout nouveau *Homo Luzonensis*). Une connerie, d'ailleurs, car ces deux derniers y devinrent de plus en plus petits, avant de disparaître – mais j'anticipe. D'autres étaient remontés vers l'Europe et se retrouvèrent, au gré des glaciations, dans des environnements très froids, ce qui était plutôt, et inutilement, inconfortable : c'étaient les Hommes de Néandertal. Encore heureux qu'ils aient appris à domestiquer le feu !

La plupart des *Erectus*, cependant, étaient sagement restés sous les cieux cléments de l'Afrique. Ils n'en continuaient pas moins à « évoluer », puisque telle était, chez cette espèce comme chez d'autres, l'incontournable – mais aux résultats pas toujours très heureux –, « loi » de la sélection naturelle : une peau plus noire protégeait certes mieux des rayonnements solaires, mais un cerveau plus gros, avec plus de connexions neuronales, était plus propice à des idées nouvelles et plus ou moins saugrenues – ou, autrement dit, à l'invention de nouvelles conneries. D'autres espèces, telles les étoiles de mer, s'étaient trouvées très bien comme elles étaient, ayant atteint une sorte de perfection, et n'« évoluaient » plus depuis des centaines de millions d'années : la sagesse... À la sélection naturelle s'ajoutait la sélection sexuelle, c'est-à-dire le choix préférentiel de telle ou tel partenaire dotée ou doté de telle ou telle particularité physique – sans que l'on sache si des critères non matériels entraient aussi en ligne de compte, une propension à la connerie par exemple.

Et avec *Sapiens*, ça ne s'arrangea pas...

Nos *Erectus* se transformèrent donc peu à peu, en divers points d'Afrique et à partir de 300 000 ans environ, en *Homo Sapiens*. Et à nouveau, les plus irresponsables (les plus cons?) d'entre eux commencèrent, il y a quelque 160 000 ans, à s'aventurer peu à peu hors d'Afrique vers des contrées de moins en moins hospitalières, de plus en plus froides, jusqu'à carrément

Crédits photos Intérieur :

P. 16, 30, 44, 50, 64, 76, 90, 100, 112, 124, 138, 152, 166, 182, 194, 208, 222, 236, 254, 264, 280, 292, 306, 318, 332, 350, 356, 374, 386, 400, 410, 426, 438, 452, 474 ©Marie Dortier ; p. 8, 12, 22, 70, 93, 118, 132, 149, 156, 170, 178, 199, 204, 215, 242, 261, 270-271, 286, 302, 313, 321, 328, 343, 344, 378, 390-391, 403, 406, 430, 445, 465, 468, 479, 480 ©AdobeStock ; p. 58 ©Shutterstock ; p. 83, 97, 297, 368 ©Designed by Freepik ; p. 34, illusion de Delboeuf, A.E. Parrish, S.F. Brosnan & M.J. Beran, « Do you see what I see? A comparative investigation of the Delboeuf illusion in humans (Homo sapiens), rhesus monkeys (Macaca mulatta), and capuchin monkeys (Cebus apella) », *Journal of Experimental Psychology: Animal Learning and Cognition*, 41, 2015 ; p. 35, illusion du corridor, I. Barbet, & J. Fagot, « Perception of the corridor illusion by baboons (Papio papio) », *Behavioural Brain Research*, 132 (1), 2002 ; p. 36, illusion du solitaire, A.E. Parrish, C. Agrillo, B.M. Perdue & M.J. Beran, « The elusive illusion : Do children (Homo sapiens) and capuchin monkeys (Cebus apella) see the Solitaire illusion? », *Journal of Experimental Child Psychology*, 142, 2016.